

Baptiste-Marrey

L'aspect moldave de la chose

La fiction, « construction de l'imagination – opposé à la réalité », (dit assez bêtement *Le Nouveau Petit Robert* (1996)) – j'en suis persuadé depuis toujours, permet en effet « de tout dire » – enfin ce qui est *dicible* à l'espèce humaine, car comment *traduire* avec des mots la mélancolie impalpable d'un *Impromptu* de Schubert ? Dans cette limite, la fiction est riche cependant de promesses extraordinaires pour peu qu'on lui fasse confiance. Ne serait-ce que faire parler, et vivre, et aimer, et mourir une femme quand l'auteur est un homme et, à l'abri de ce masque de découvrir en soi ce qui y était profondément caché (oh Emma Bovary, oh Nastasia Philopovna !). L'inverse est parfois vrai (cf. Heathcliff) mais, mes consœurs me pardonnent, plus rarement, comme s'il était plus difficile d'échapper à sa complexion féminine.

La fiction permet aussi de faire vivre, et parler et penser des inconnus, croisés brièvement dans un train ou au comptoir d'un bistrot. Ou plus extraordinaire encore, des célébrités, vivantes ou mortes. Ainsi Balzac présentant des personnages (fictifs) de *La Comédie Humaine* à Napoléon la veille de la bataille d'Iéna à portée de canon de l'ennemi, (*Une ténébreuse affaire*). Même moi, modeste, fait parler (revivre ?) Platon¹, lequel a fait parler, et revivre, dans des dialogues *fictifs*, Socrate qui, sans lui, serait resté un Athénien bavard parmi tant d'autres.

Plus proche de l'auteur, la bienheureuse fiction autorise à la fois de cacher, et d'exprimer, et de se délivrer de nos pires turpitudes (oh Albertine ! oh Charlus !), parfois même de nos actes ou de nos sentiments les plus généreux, les plus altruistes, ce qui est particulièrement inavouable aujourd'hui.

Enfin en notre sombre époque et dans ce pays atteint de sinistrose aigüe, la fiction offre l'avantage prodigieux d'être, encore et toujours, un *jeu* – et pas seulement un *je* (Camus disait que le bonheur d'écrire un roman était de délivrer l'auteur de parler de lui).

Comme mes amis le savent, étant écrivain (non-diplômé, non-universitaire), je suis assez peu théoricien. J'ai donc préféré répondre à votre questionnaire par un exemple. Il m'a été fourni par un ami très proche (qui fréquente comme moi le Cleube Benoît Malon à Pont-sur-Marne dans le 94), Vladimir Kolodenco, d'origine moldave. Il connut assez longtemps la vie difficile des Sans Papiers, les petits boulots obscurs et mal payés ou la traduction anonyme de *samizdats* (tradition slave assez étrangère à nos écrivains plutôt friands de prix littéraires). À ma question, comment un romancier devrait aborder un sujet fortement déconseillé par les éditeurs, et lequel choisir, Vladi me répondit par cet apologue ou cette fable², par ce que je considère en tout cas, à ce jour, comme *une fiction*, c'est-à-dire « une construction opposée à la réalité ». Voici ce qu'a improvisé (?) Vladi, l'ex-Sans-Papiers devant les membres de notre Cleube et que j'ai soigneusement enregistré.

« La spiritualité – comme la religion dont elle est la forme moderne et abâtardie – souffre d'être associée à la morale – une pratique d'autant plus mal considérée qu'outré

sa raingardise, elle n'apporte aucune plus-value financière. Selon les analystes des meilleures agences de notation : la morale est « systématiquement » déficitaire. Je conseillerai donc à notre auteur de renverser le point de vue – qui deviendrait aussitôt « décapant » et « sans-tabou », ce qui est bien le moins que l'on attende d'un écrivain aujourd'hui. Ainsi, il pourrait traiter de la spiritualité comme s'il s'agissait du cannabis, c'est-à-dire d'une substance nocive à la santé et à la société : elle serait révélée dans les caves (comme jadis dans les catacombes), serait surveillée par la brigade des stupés (puisque propre à ruiner l'ardeur à entreprendre), ferait l'objet d'un marché parallèle : exportations illicites de crucifix par la Colombie, éditions clandestines d'Évangiles (sur papier d'emballage), textes revus par des rappeurs, distribués par les dîleurs, alertés par les veilleurs à proximité de lieux de culte surveillés par la police : la spiritualité acquerrait enfin une dimension sulfureuse qui lui manque cruellement, propre à séduire les jeunes et les médias. »

– « Prier comme on fume un joint », dit rêveusement une des participantes de notre Cleube, en dissimulant rapidement la croix en or qu'elle portait autour du cou.

– « Condamné pour trafic illicite d'hosties en bande organisée, cela va bien chercher dans les trois ans de bracelet électronique », s'enflamma une voix masculine.

Je fermis les yeux, *j'imaginai* une nuit d'hiver, des ombres furtives encapuchonnées, certaines même cagoulées, courbées pour traverser en galopant le pont de Villeneuve qui enjambe l'Yonne, sans prendre garde aux gémissements d'un dauphin³ en train de se noyer ; elles arrivent, ces ombres fugitives, devant le solennel portail (Renaissance) de l'église Notre-Dame (close à cette heure), bifurquent sur la droite et s'engouffrent par un escalier tortueux dans une cave où clignotent, violemment, les néons rouges et verts de la contestation évangélique. Elles ne prennent pas garde, ces malheureuses (c'est toujours des ombres dont je parle) à la voiture banalisée, embusquée sur le parking où deux Inspecteurs des ex-R.G., flashent les arrivants avec un appareil photo à infrarouge. L'un des deux policiers – un chauve au regard torve, le tauquie-wauquie vissé à ses oreilles en feuille de chou – interroge anxieusement la Préfecture de l'Yonne : « Y-a-t-il des événements, des situations, qu'un romancier doit s'interdire, ou peut-il faire fiction de tout ? ». « Reçu 5 sur 5 », grésille une voix dans l'habitacle, « transmis à Mr. le Préfet ».

La vague d'arrestations qui a suivi cette soirée mouvementée (première messe en latin avec communion sous les deux espèces) a été prudemment omise par la presse locale. Seul le communiqué de l'Association Villeneuvienne de Défense de la Laïcité (AVDL) félicitant le Préfet pour son action musclée a été repris par *L'Huma* du 6 décembre dernier. Il peut être consulté sur le blogue de notre association : (saint)-benoît-malon-tout-attaché.fr.

¹ *Le voyage de Platon* (inédit).

² « *Récit à base d'imagination (populaire ou artistique)* » – toujours le même Petit Robert : le « ou » me plaît bien.

³ « *Héritier présomptif d'un homme important* » (toujours le Petit Robert).

Baptiste-Marrey est né en 1928 à Paris. Il a été typographe, metteur en page, secrétaire général du *Centre Dramatique de l'Est* (Strasbourg) puis d'autres centres, employé au Ministère de la Culture, Inspecteur général des spectacles. Auteur d'une dizaine de romans (dont *Le Montreur de Marionnettes*, Fayard, 2002), ainsi que de poèmes, de récits et d'essais.